



# Colloque

## Jeunesse(s), Engagement(s), Association(s) et Participation(s)

FIGEAC, 4 et 5 juin 2015

Atelier E1 : Variété des formes d'engagement

***PRÉSENTATION DE TRAVAUX EN COURS :***  
**LE PROFIL DES INDIVIDUS JEUNES ENGAGÉS**  
**DANS LES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES.**

**Claire THOURY**

Animafac, Université Sorbonne nouvelle

Contact : [claire.thoury@gmail.com](mailto:claire.thoury@gmail.com)

Si les questions de jeunesse sont désormais centrales, le cas de l'engagement associatif étudiant n'a été abordé que de façon liminaire. Notre travail s'inscrit dans le domaine de la sociologie de l'engagement et de la sphère publique et nous cherchons à étudier, dans une perspective communicationnelle, le fait associatif étudiant et ses évolutions. Nous nous intéressons à l'interaction de l'individuel et du collectif. L'individualisme, comme le montrent Danilo Martuccelli et François de Singly<sup>1</sup> ou encore Alain Laurent<sup>2</sup>, est l'une des caractéristiques principales de la modernité et notamment de la modernité dite seconde<sup>3</sup>. Ce processus d'individuation de la société n'est pas sans conséquences sur les trajectoires de vie des individus mais aussi sur la façon dont l'individu va s'implanter dans un collectif, forger ses identités, souvent multiples, créer de nombreux liens sociaux, des liens électifs dits faibles en opposition aux liens subis dits forts.

Nous nous intéressons à la manière dont les individus en viennent à s'engager dans des associations étudiantes, que celles-ci soient à projets ou bien représentatives. L'engagement est-il affranchi de caractéristiques sociales et culturelles ? Qu'apporte-t-il aux individus ? Comment ces derniers se définissent-ils ? Quelles sont leurs attentes ?

Cette communication n'a pas vocation à répondre à toutes ces questions mais permettra d'esquisser, dans la continuité de la construction de la revue de littérature de notre thèse, un tableau des trajectoires individuelles des étudiants engagés. Bien que cela ne soit pas l'objet central de cette recherche, il sera nécessaire de dresser une brève typologie des modalités d'engagement pour mieux comprendre ces trajectoires individuelles.

Enfin, nous tenterons de mettre en lien les évolutions des trajectoires individuelles des étudiants afin de montrer en quoi ces évolutions influent directement sur leurs modalités d'engagement. Nous formulerons des hypothèses sur les transformations de ces modalités d'engagement, dans la continuité des travaux de Jacques Ion<sup>4</sup> ou de ceux d'Alexandre Lambert<sup>5</sup> : les modalités d'engagement aujourd'hui sont-elles à opposer à celles d'hier ou bien s'agit-il davantage d'une hybridation des manières de s'engager ? En nous référant aux auteurs dits de la modernité avancée évoqués plus haut, comme Anthony Giddens ou Ulrich

---

<sup>1</sup> Danilo Martuccelli et François de Singly, *Les sociologies de l'individu*, Armand Colin, 2012

<sup>2</sup> Alain Laurent, *Histoire de l'individualisme*, Presses Universitaires de France, 1993

<sup>3</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 2000 / Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, 2001

<sup>4</sup> Jacques Ion, *La fin des militants ?* Editions de l'Atelier, 1997 / Jacques Ion, *S'engager dans une société d'individus*, Armand Colin, 2012

<sup>5</sup> Alexandre Lambert, « Engagement distancié » in Olivier Fillieule et al., *Dictionnaires des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, 2009

Beck, nous étudierons les degrés d'implication des militants et non le basculement simple d'un modèle à un autre. De plus, les formes de la participation peuvent encore avoir évolué depuis une quinzaine d'années, conduisant à une interrogation sur la radicalisation ou non du diagnostic émis initialement, par Jacques Ion notamment.

Ceci étant dit, n'étant pas encore suffisamment avancés dans cette recherche pour produire des résultats précis, nous avons décidé de présenter un bref état de l'art de nos recherches suivi d'une présentation de nos principales hypothèses et de notre méthodologie.

## **I. LES LIENS INTRINSÈQUES ENTRE INDIVIDUALISME ET MODERNITÉ**

### **La difficile définition de l'individualisme**

Durkheim définit l'individualisme comme « la religion de la modernité »<sup>6</sup> tandis que François de Singly le qualifie de réflexif. L'individualisme serait l'autonomie, il serait cette conscience de soi, il serait aussi un positionnement scientifique et politique qui consiste à s'intéresser à l'individu et non plus uniquement aux classes sociales comme ce fut longtemps le cas en France, dans la lignée des théories bourdieusiennes.

Au fil des années, les définitions de l'individualisme ont beaucoup évolué. Prenons l'exemple de Durkheim qui distingue l'individualisme négatif de l'individualisme positif. Le premier est assimilé à de l'égoïsme tandis que le second consiste à respecter chaque individu et à le considérer, au même titre que les autres, comme « un représentant de l'humanité et de la raison »<sup>7</sup>. Durkheim se montre tout de même méfiant vis-à-vis de l'individualisme et de ses effets négatifs qui peuvent parfois être nocifs à la société.

Simmel théorise lui aussi deux individualismes : l'indépendance individuelle et l'élaboration de l'indifférence personnelle<sup>8</sup>. Selon Danilo Martuccelli et François de Singly, l'indépendance individuelle de Simmel équivaut à l'émancipation des appartenances héritées tandis que la différence personnelle est le fait de reconnaître « le caractère unique et incomparable en qualité » de chaque être<sup>9</sup>. Il est particulièrement intéressant de noter, dans le modèle proposé par Simmel, qu'il s'agit d'un compromis entre le culte de la raison et celui du moi. Danilo Martuccelli et François de Singly insistent sur le fait que cette tension entre deux

---

<sup>6</sup> Martuccelli, Danilo, Singly (de) François, *Les sociologies de l'individu*, Armand Colin, Paris, 2012, p10

<sup>7</sup> *Ibid.*, p14

<sup>8</sup> Simmel, Georg, « Les grandes villes et la vie de l'esprit » in *Philosophie de la modernité*, Payot, Paris, 1989

<sup>9</sup> Martuccelli, Danilo, Singly (de) François, *op.cit.*, p18

individualismes traverse la sociologie contemporaine car « l'individu ne peut devenir une personne (individualisme personnel) que si et seulement s'il en a les conditions objectives, et s'il ne subit pas de discrimination (individualisme abstrait) »<sup>10</sup>. Parmi les deux individualismes de Simmel, l'un est latin, il concerne ce qui est commun aux individus tandis que l'autre est germanique, il met en valeur ce qui est propre à chacun.

On oppose souvent un individualisme méthodologique à un holisme méthodologique. Le premier partirait des parties pour rendre compte du tout tandis que le second partirait du tout pour rendre compte des parties. Dans le cadre de cette recherche, il ne s'agit pas de s'inscrire dans une logique binaire ni de défendre la théorie selon laquelle les individus « seraient entendus comme des entités intemporelles et indépendantes »<sup>11</sup>. Si nous avons choisi de nous concentrer sur les individus et leurs parcours de vie, il n'est pas question de les penser en dehors de la société. Pour autant, comme le dit très justement Jean-Claude Kaufmann, « l'individualisation de la société n'est pas une fiction, c'est même la donnée explicative majeure du changement social »<sup>12</sup>. Ainsi, nous ne nous inscrivons pas dans le courant de l'individualisme méthodologique théorisé par Raymond Boudon et nous ne pouvons que partager les propos de Danilo Martuccelli et François de Singly qui affirment que l'individualisme méthodologique ne s'intéresse pas aux individus singuliers alors qu'il s'agit précisément de l'un des enjeux de cette thèse<sup>13</sup>. Nous reviendrons plus longuement sur ce processus d'individualisation de la société et sur l'articulation société/individu dans la suite de ce chapitre.

D'autre part, certains chercheurs distinguent l'individualisme de l'individualisation en connotant le premier concept de façon négative et le second de façon positive. Pour Olivier Galland et Pierre Bréchon, l'individualisme serait le culte du moi, « la volonté de toujours choisir ce qui maximise le plaisir ou l'intérêt matériel de l'individu » tandis que l'individualisation s'apparenterait davantage à un « processus d'autonomisation, de prise de distance par rapport à toutes les appartenances assignées »<sup>14</sup>. Nous ne partageons pas cette analyse. L'individualisme n'est en aucun cas le culte du Moi. L'individualisme serait davantage le résultat d'un processus d'individualisation, d'autonomisation, qui recentre les

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p20

<sup>11</sup> Corcuff, Philippe, Ion, Jacques, Singly (de) François, *Politiques de l'individualisme : entre sociologie et philosophie*, Editions Textuel, Paris 2005, p9

<sup>12</sup> Kaufmann, Jean-Claude, Ego. *Pour une sociologie de l'individu*, Pluriel, 2007, p90

<sup>13</sup> Martuccelli, Danilo, Singly (de) François, *op.cit.*, p84

<sup>14</sup> Bréchon, Pierre, Galland, Olivier, « Individualisation et individualisme » in Bréchon, Pierre, Galland Olivier (dir), *L'individualisation des valeurs*, Armand Colin, Paris, 2010

débats sur l'individu et son bien-être, sa réalisation personnelle. L'individualisation se définirait davantage, selon Emmanuel Fureix et François Jarrige, comme « la construction progressive d'un individu autonome et réflexif » et prendrait des formes « multiples et non linéaires dans le temps »<sup>15</sup>

Le concept d'individu est proche de celui d'identité, ils s'inscrivent dans deux logiques différentes mais complémentaires<sup>16</sup>. Pour cette raison, lorsque nous évoquerons l'histoire de l'individualisme, nous évoquerons également celle de l'identité, identité qui subit directement les conséquences, positives comme négatives, de l'individuation des sociétés modernes. L'identité doit être entendue ici comme ce qui permet à l'individu de s'identifier aux autres (dans le sens de mêmeté) mais aussi et surtout ce qui permet à l'individu de se distinguer des autres, d'être un être unique reconnu comme tel.

### **Le tournant symbolisé par mai-68**

Jusque dans les années 60, la société française est dominée par l'ordre social et les structures sociales. Mai 68 symbolise une rupture avec une hiérarchisation établie, un rejet de certaines mœurs et contraintes, mais aussi et surtout une volonté d'être reconnu en tant qu'individu autonome capable de prendre ses propres décisions, et ce, en dépit de ce que pense la famille ou la société. Nous le verrons de façon plus détaillée ensuite, mais le changement des années 60 est considéré par de nombreux sociologues comme le passage à une modernité dite avancée, modernité avancée qui succéderait à une première modernité. Nous savons que jusqu'ici le modèle des Lumières est le modèle dominant : l'individu est considéré, mais il l'est de façon absolue, jamais dans sa singularité. Le tournant des années 60 est perçu, notamment, par la considération plus grande accordée à l'individu concret. Le modèle triomphant de l'individu abstrait, modèle de la première modernité, laisse peu à peu place à celui de l'individu concret, modèle de la seconde modernité<sup>17</sup>. Pour illustrer son propos, François de Singly tente d'expliquer comment la singularité se développe. Il prend l'exemple des femmes qui vont demander une identité singulière, qui vont exiger elles aussi de pouvoir changer d'identités selon les situations. Ce changement social décuple la crainte d'un excès d'individualisme qui selon François de Singly ne serait « qu'une vue de l'esprit »<sup>18</sup>. En

---

<sup>15</sup> Fureix Emmanuel, François Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Editions la découverte, Paris, 2015, p181

<sup>16</sup> Kaufmann, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Pluriel, 2010, p53

<sup>17</sup> Singly (de) François, *L'individualisme est un humanisme*, Editions de l'Aube, 2005, p69

<sup>18</sup> *Ibid.*, p70

réalité, les années 60 sont le point de départ de deux angoisses existentielles qui peuvent sembler contradictoires à première vue : celle de ne pas être capable d'être un individu et celle d'échouer dans son individualité. Cela nous montre que l'individualisme doit être relationnel, que l'individu ne peut exister seul car il se construit en interaction avec les autres. D'autre part, cette nouvelle étape de l'histoire de l'individualisme permet aux individus de mettre en lumière des identités multiples, « l'individu a davantage le droit de rendre visibles d'autres dimensions identitaires que celle qui est requise officiellement par la situation. Il a alors le sentiment d'exister davantage »<sup>19</sup> car l'individu est désormais considéré comme singulier.

Si l'on se réfère à Christian Le Bart, Mai 68 symbolise « la rébellion individuelle face aux institutions »<sup>20</sup> : l'autorité patriarcale est rejetée, tout comme l'assignation à des rôles traditionnels. Autrement dit, Mai 68 est une étape dans l'histoire de l'individualisme car cette crise est aussi une revendication du droit à être soi-même. Ce point est l'une des principales caractéristiques de la seconde modernité développée ci-dessous. L'après 68 est dominé par un idéal de mobilité qui prend le dessus sur l'idéal conformiste de la société bourgeoise. Evidemment, tout ceci a des conséquences. La première d'entre elle est la déstabilisation et la multiplication des identités. L'individu est désormais incertain, pluriel et réflexif<sup>21</sup>.

### **La modernité avancée ou la société du risque**

La première modernité couvre, grossièrement, la période qui va de la Révolution Industrielle aux années 1960. Les années 1960 marquent un tournant car la société industrielle laisse place à une société post-industrielle et à la première modernité succède une modernité dite avancée. Cette dernière est caractérisée avant toute chose par une émancipation individuelle, un affranchissement des contraintes familiales et traditionnelles au profit d'une autonomie plus forte de l'individu. Selon Anthony Giddens<sup>22</sup>, la modernité avancée est définie par une réflexivité permanente et nécessaire des individus, avec, évidemment, des conséquences sur les pratiques sociales car ces dernières ne peuvent désormais plus « se légitimer par l'appel à la tradition »<sup>23</sup>. Anthony Giddens, à propos de ce qui caractérise la modernité, écrit qu'il ne s'agit pas « de l'adhésion au nouveau en tant que tel, mais de la présomption de réflexivité

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p72

<sup>20</sup> Le Bart, Christian, « L'individualisation comme grand récit » in *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p27

<sup>21</sup> *Ibid.*, p29

<sup>22</sup> Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 1994

<sup>23</sup> Martuccelli, Danilo, *Sociologies de la modernité*, Editions Gallimard, 1999, p519

systematique – qui bien sûr comprend une réflexion sur la nature de la réflexion elle-même  
»<sup>24</sup>.

Ulrich Beck définit la modernité avancée comme l'obligation sociale pour les individus de choisir leur vie, c'est une forme d'injonction à l'autonomie<sup>25</sup>. Peter Wagner écrit, à propos du passage d'une première modernité à une modernité dite avancée, que : « les hommes (pris au sens générique) sont libérés des formes sociales de la civilisation industrielle – classe, couche sociale, famille, statut sexuel des hommes et des femmes »<sup>26</sup>.

L'une des conséquences de cette modernité dite avancée est l'émergence d'un individualisme institutionnalisé. Talcott Parsons montre que les institutions se tournent désormais vers l'individu plutôt que vers le groupe. Cet individualisme institutionnalisé favorise l'émancipation des individus mais contraint ces derniers à un fort degré de responsabilité<sup>27</sup>.

L'un des marqueurs du passage d'une première à une deuxième modernité est l'évolution du rapport à la science. Jusqu'à la première moitié du 20ème siècle, la science est forte et appréciée de l'opinion publique<sup>28</sup>. La modernité est perçue comme un progrès. Ulrich Beck perçoit deux phases dans l'évolution de la scientification. La première phase repose sur une semi-scientification qui a pour finalité l'avènement d'une rationalité émancipatrice. La deuxième phase est celle d'une scientification extrême qui pousse à douter de la science elle-même et de ses conséquences. Cette évolution illustre bien l'émergence de la deuxième modernité car « on obtient donc un désenchantement double, portant sur la prétention à la vérité et à la logique des Lumières »<sup>29</sup>.

*In fine*, la première modernité corrélée à la société industrielle se caractérise par l'avènement de la raison, et donc de la science, sur la foi. La modernité avancée, quant à elle, ébranle les certitudes et voit émerger une nouvelle forme de risques, intrinsèques à la société cette fois. Parmi les conséquences de cette société du risque, on observe le destin de groupe laisser place à la répartition biographique<sup>30</sup>. L'individu est responsable de ses réussites mais aussi de ses échecs. Ulrich Beck note qu'avant les années 60 et 70, les gens aspiraient à être heureux, à accéder à la propriété, à voir leurs enfants épanouis ainsi qu'à une mobilité sociale ascendante tandis que l'après années 60 et plus spécifiquement les années 80 et 90 sont marquées par la

---

<sup>24</sup> Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op.cit., p45

<sup>25</sup> Beck, Ulrich, Beck-Gernsheim, Elisabeth, *Individualization*, Londres, Sage publications, 2002

<sup>26</sup> Cité dans Martuccelli, Danilo, Singly (de) François, *Les sociologies de l'individu*, Armand Colin, Paris, 2012, p33

<sup>27</sup> *Ibid.*, p33

<sup>28</sup> Beck, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Editions Flammarion, 2008, p342

<sup>29</sup> *Ibid.*, p341

<sup>30</sup> *Ibid.*, p201

volonté de se réaliser soi-même, de développer ses capacités personnelles, de rester en mouvement<sup>31</sup>.

Le processus d'individuation qui découle de la modernité avancée amorce une nouvelle éthique caractérisée par « un devoir vis-à-vis de soi »<sup>32</sup>. Ulrich Beck fait l'hypothèse d'une société d'après-classes, détraditionnalisée et individualisée qui se caractérise notamment par : un nouveau rapport au politique, on en appelle à plus de démocratie participative et on rejette le modèle partis politiques/syndicats traditionnels puisque ces derniers seraient « les gardiens d'une réalité sociale qui tend à disparaître » ; une perte des identités de classes, ce qui ne signifie aucunement que les inégalités n'existent plus mais qu'elles ont été redéfinies ; l'apparition de conflits durables à l'encontre d'identités imposées.

Il revient désormais aux individus de donner un sens à leur vie. Pour autant, cela ne signifie pas que les inégalités ont disparu, elles sont davantage personnelles. Martuccelli et Singly montrent bien que les états/statuts mis en place par la société industrielle durant la première modernité sont moins figés sous la deuxième. Pour autant, les individus s'accrochent à d'autres supports de socialisation, « ils se fabriquent à partir d'autres éléments, notamment de la consommation comme support d'affirmation de soi ou du recours à des spécialistes psychologiques »<sup>33</sup>. Dorénavant, il s'agit de chercher des « solutions biographiques » aux changements induits par la modernité avancée. Ces changements sont corrélés à une société dite du risque, société marquée par une injonction à l'autonomie très forte.

## **II. L'INDIVIDUALISME ET LA CONSTRUCTION DE LA CATÉGORIE JEUNE**

Le déclin de la société de classe ne signifie pas l'absence d'identité de groupe, qui peut parfois être générationnelle. Avant de développer ce point, il semble important d'insister sur le fait que nous ne défendons pas une vision normative de la jeunesse ou encore de la catégorie étudiante, mais nous croyons en l'émergence d'une culture ou d'une subculture jeune dont les contours varient selon les contextes sociaux, historiques et culturels. Son existence permet de faciliter l'émergence d'un individu autonome. Cette culture jeune n'est pas sans conséquence sur la jeunesse. Celle-ci est en réalité multiple, d'autant plus depuis la montée en puissance de l'individualisation. En effet, on constate en France une véritable rupture intra-générationnelle

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p210

<sup>32</sup> *Ibid.*, p211

<sup>33</sup> Martuccelli Danilo, François (de) Singly, *op.cit*, p33



entre, d'un côté, ceux dits intégrés, souvent étudiants ou jeunes diplômés et, de l'autre, ceux qui ne sont pas parvenus à sortir indemne d'un système scolaire excessivement rigide au sein d'une société du risque qui ne leur fait pas de cadeau.

Dès lors, comment les jeunes parviennent-ils à se construire en tant qu'individus ?

Rappelons-le, la jeunesse est une construction sociale dont les bornes ne cessent d'évoluer. Ainsi, l'individualisation de la société contemporaine dans un contexte de modernité avancée a grandement contribué à redéfinir les manières d'être jeune aujourd'hui.

Depuis les années 1970, et le passage à une modernité dite avancée, la société est davantage individualisée et les individus sont plus réflexifs. De nouveaux risques ont émergé, impliquant pour la jeunesse de construire son identité sans certitude quant à l'avenir et sans vraiment se sentir en sécurité. Comme l'expliquent Andy Furlong et Fred Carmel, la jeunesse plus que toute autre catégorie se doit d'interpréter une diversité d'expériences et d'établir une cohérence biographique<sup>34</sup>.

Pour rappel, le concept d'adolescence est apparu en 1904, utilisé pour la première par Stanley Hall, philosophe et psychologue américain, afin de décrire un processus physiologique, celui de la puberté. Dans les années 1920, des psychologues ont choisi de distinguer le processus physiologique qui intervient entre l'enfance et l'âge adulte du processus social qui permet aux jeunes gens de construire leur identité d'adulte. En anglais notamment, le mot *adolescence* continue à être utilisé pour décrire ce changement physique tandis que le terme *youth* est utilisé lorsqu'il s'agit d'analyser un phénomène sociologique<sup>35</sup>. La jeunesse doit donc être considérée comme un concept social amené à changer selon les normes sociales, le contexte économique ou les politiques publiques. Il serait donc dommageable et erroné d'essentialiser la période de la vie qu'est la jeunesse. Les auteurs de *Young people and social change* définissent la jeunesse des années 1960 comme dans un état de semi-dépendance : une émancipation progressive s'opère vis-à-vis des parents grâce à un premier emploi ou à des études mais l'indépendance réelle est acquise via le mariage ou l'obtention d'un emploi stable. Les auteurs nous montrent que, en Grande Bretagne, des politiques publiques mises en place dans les années 1980 ont étendu la dépendance vis-à-vis de la famille à 18 ans et la semi-dépendance à 25 ans. Le principe est plus ou moins le même en France car, à titre d'exemples, les moins de 25 ans n'ont pas le droit de bénéficier du RSA sauf si l'individu a

---

<sup>34</sup> Furlong, Alan, Cartmel, Fred, *Young people and social change. Individualization and risk in late modernity*, Open University Press, Buckingham, 1999, p5

<sup>35</sup> *Ibid.*, p42

travaillé deux ans ou est parent. Le fait de restreindre certains droits sociaux aux plus de 25 ans montre à quel point la période qui couvre la jeunesse s'est institutionnalisée : il y a les mineurs –c'est réducteur évidemment ; les 18-25 ans ; les adultes. Nous pourrions ajouter une autre catégorie d'âge, celle de la vieillesse. L'étude d'une période de la vie comme la jeunesse est extrêmement intéressante car elle est un moment limité que chacun sera amené à traverser sans pour autant que cette étape construite socialement soit la même pour tous les individus d'une même génération.

Ceci étant dit, le fait que cette période soit vécue de façon plus ou moins différente par chaque individu ne signifie pas qu'il n'existe pas une subculture jeune, donc des références et des codes communs à une génération ainsi qu'une volonté d'être entendu par l'hégémonie afin de pouvoir construire son identité comme des individus et non pas comme des individus en devenir.

En effet, nous l'avons vu, des contre publics subalternes se forment pour exister au sein d'une sphère publique hégémonique. Les groupes jeunes étudiants qui nous intéressent particulièrement dans le cadre de cette recherche ne sont évidemment pas des contre publics subalternes tels que Nancy Fraser les définit<sup>36</sup>. Ceci étant dit, la quête de reconnaissance est bien réelle. Cette reconnaissance est parfois difficile à obtenir lorsque les pouvoirs publics continuent à considérer les moins de 25 ans comme des adultes en devenir qui auraient encore tout à prouver. Les manières de faire vivre cette subculture, au-delà de certaines pratiques de consommation, sont aussi de créer certains regroupements autour d'objectifs, de passions ou de combats communs. Nous traiterons plus spécifiquement des modalités d'engagement des étudiants dans notre thèse mais il nous semble important de rappeler qu'en filigrane se trouve l'enjeu de la construction identitaire, dans un contexte de modernité avancée caractérisée par une perte de poids des liens dits forts au profit de liens plus faibles, électifs, qu'il est nécessaire de posséder.

Ainsi, si la jeunesse est une construction sociale, culturelle, dont les frontières évoluent selon les époques et les contextes, il n'empêche qu'il revient aux individus de donner du sens à cette étape de leur vie, de construire une trajectoire biographique propre et de transformer les diverses expériences en composantes de la construction identitaire des individus.

---

<sup>36</sup> Fraser, Nancy, « Repenser l'espace public : une contribution à la critique de la démocratie réellement existante » in *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, La Découverte, 2011

Pour ce qui est de l'engagement des jeunes cette fois, si l'on reprend ce que disent Andy Furlong et Fred Cartmel<sup>37</sup>, il faut se méfier des apparences car le fait que la jeunesse semble désintéressée de la politique est contestable. En effet, des négociations s'opèrent pour trouver un équilibre satisfaisant : l'enjeu est de savoir quels sont les outils de mesure de cet intérêt, de cet engagement. Si l'on se réfère à Anthony Giddens, ce changement est illustré par l'importance prise par les *life politics* durant la seconde modernité au détriment des *emancipatory politics* qui, sans avoir complètement disparu, ont perdu de leur monopole. Pour être plus explicite, les *emancipatory politics* sont les grandes luttes collectives des groupes privés de leurs droits. Ce sont des luttes plus classiques, des combats plus traditionnels car tangibles bien souvent. Nous pouvons ici prendre l'exemple des combats pour l'émancipation des femmes, pour les droits des homosexuels ou pour l'abolition de l'esclavage. Pour ce qui est de la jeunesse étudiante, on trouve ces *emancipatory politics* lorsqu'il s'agit de revendiquer plus de droits, d'autonomie. Le collectif joue ici un rôle central. A l'inverse, les *life politics* concernent davantage les droits individuels, les spécificités des individus. Elles prennent de l'importance avec l'avènement de la modernité avancée du fait d'une société globalisée dite du risque. Nous l'avons vu, l'enjeu est désormais biographique. L'individualisation induit une perte d'importance de la communauté. L'individu est responsable de sa vie, il est celui qui permet sa réussite mais aussi celui qui cause ses échecs. Si l'autonomie est plus grande, la responsabilisation l'est aussi. Cela implique une distance avec les injonctions sociales et communautaires. Les *life politics* sont, pour résumer, la volonté pour les individus de vivre comme ils l'entendent en élaborant une forme de résistance à la société qui tente d'imposer certains modes de vie. Autrement dit, l'individu devient ce qu'il veut être.

La société du risque entraîne aussi une politisation des sphères et des inégalités individualisées : « Nous sommes rentrés dans un capitalisme sans classes, mais avec des inégalités individualisées et toutes reliées à des problèmes sociaux et politiques »<sup>38</sup>.

Si l'on en revient maintenant à la jeunesse et aux différentes manières de s'engager, on peut supposer que l'émergence de ces *life politics* induit une transformation des engagements. Cela donne les nouveaux mouvements sociaux définis par Alberto Melucci dans *Nomads of the present*. Ces derniers sont transformés par la société du risque, ils sont désormais « le résultat

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p97

<sup>38</sup> Beck, Ulrich, *La société du risque, op.cit.*

de recherche d'identité sociale et personnelle dans une société dont les membres ne sont plus informés par les traditions »<sup>39</sup>.

Ainsi, comme l'explique Anthony Giddens, le fait que les *life politics* prennent le dessus induit des manifestations politiques différentes.

En cela, les engagements peuvent avoir une place centrale dans la construction identitaire mais aussi dans la quête de reconnaissance. C'est précisément ce qu'explique Jacques Ion dans son livre *S'engager dans une société d'individus*. Il se fait l'écho d'enquêtes qui révèlent que pour beaucoup, l'identité n'est pas vécue comme une assignation, ni comme quelque chose de figé. « Il reste que cette indétermination propre à l'individu singulier donne une acuité nouvelle à la question de la reconnaissance »<sup>16</sup>. Les mutations de l'engagement, que nous traiterons ensuite, font que la reconnaissance n'est plus assurée dans le cadre collectif uniquement, la reconnaissance devient un enjeu pour chacun « voire un ressort de luttes, aussi bien individuelles que sociales ». « L'espace public peut alors être convoqué pour des jeux de reconnaissance auquel il n'était guère habitué »<sup>17</sup>.

### **III. L'IMPACT DE L'ENGAGEMENT ÉTUDIANT DANS LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES INDIVIDUS (ET VICE VERSA)**

Nous avons longuement exposé le phénomène d'individualisation de la société car nous défendons l'hypothèse suivante : ce processus a considérablement transformé les modalités d'engagement. Ceci étant dit, la dynamique est double car nous supposons aussi que les engagements étudiants ont un impact considérable sur la construction identitaire des individus.

À travers cette recherche, nous interrogerons l'évolution des formes d'engagement dans un contexte de mutations politiques et de lutte pour la reconnaissance. La jeunesse ne serait pas véritablement désengagée, ses engagements sont aujourd'hui différents, alternatifs, inscrits dans un contexte de modernité avancée, prenant en considération l'individu qui s'engage avant tout pour lui-même ou pour une passion et non plus uniquement pour défendre une cause publique qui implique d'être fondu dans un tout collectif. Ces nouvelles formes

---

<sup>39</sup> Cingloni, Patrick, « Le risque, entre sentiment public et vice privé » in *Mouvements*, 2001/2 no14, p. 55-60

d'engagement induisent une lutte pour la reconnaissance, une volonté d'intégrer la sphère publique hégémonique et d'être légitimé<sup>40</sup>.

Comme le souligne Eric Maigret, la société moderne industrielle a laissé place à la société moderne réflexive. Notre époque est par essence réflexive, « les rapports contemporains sont de plus en plus communicationnels »<sup>41</sup> Cet auteur rappelle que « les clivages entre les loisirs et le travail, entre le privé et le public, entre les genres, entre le politique et le non-politique s'estompent,(...), les inégalités sociales ne reculent pas mais les classes sociales perdent leur sens face aux impératifs de l'individualisme »<sup>42</sup>.

L'engagement moderne que nous traitons ici est caractérisé par le « faire » plutôt que par le « dire » : l'individu souhaite rester autonome, s'engage à une échelle microsociale, est davantage pragmatique<sup>43</sup>. Cela ne signifie pas que la jeunesse aurait perdu ses grands idéaux mais que le militantisme politique ne l'intéresse plus nécessairement. L'individu engagé dans une association souhaite des résultats rapides, l'ambition est moins grande mais se veut tangible, l'engagement s'inscrit dans l'ici et maintenant, ne se fait plus à n'importe quel prix. Il participe de la construction identitaire de l'individu jeune dont l'identité n'est pas figée mais multiple. L'engagement est réflexif, critique<sup>44</sup>. Certains parlent de la fin du militantisme, nous pensons qu'il s'agit davantage d'une transformation du militantisme. Le militant ne serait plus caractérisé par la forme de son engagement mais par le degré de conscientisation de son engagement. Pour autant, ce militantisme est très souvent discret, silencieux, la reconnaissance ne s'obtient pas par l'intermédiaire d'un rapport de force direct avec l'hégémonie mais par la réalisation d'actions concrètes jour après jour.

Si l'on devait réaliser une typologie des modalités d'engagement bénévole, on pourrait trouver 3 catégories, dont une très récente. La première catégorie est la plus classique, elle englobe un engagement traditionnel, très fort, intense, presque total comme l'explique Jacques Ion dans *La fin des militants ?*. Cet engagement est dit timbre en référence à l'adhésion à un parti politique ou à un syndicat. Ceci étant dit, cet engagement est désormais le moins populaire auprès de la communauté étudiante. Si l'on se réfère à l'enquête 2013 de

---

<sup>40</sup> Nancy Fraser, « Repenser l'espace public : une contribution à la critique de la démocratie réellement existante » in *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, La Découverte, 2011

<sup>41</sup> Eric Maigret, *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2010, p227

<sup>42</sup> *Ibid.*, p229

<sup>43</sup> Jacques Ion, *La fin des militants ?*, Editions de l'Atelier, 1997

<sup>44</sup> Valérie Becquet et Chantal de Linares, *Quand les jeunes s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires*, L'Harmattan, 2005

l'Observatoire de la Vie étudiante sur les Conditions de vie des étudiants, moins de 3% des enquêtés se disent adhérents d'un syndicat étudiant. La deuxième forme d'engagement que Jacques Ion qualifie de post-it est davantage représentée par le mouvement associatif à projets essentiellement. L'engagement est dit pragmatique, réversible, parfois multiple. L'enquête OVE 2013 montre cette fois que ce sont 27% des étudiants qui se disent adhérents d'une association. Le chiffre est nettement plus élevé que celui de l'engagement syndical mais il est en baisse comparativement à l'enquête de 2006 qui comptait près de 40% d'étudiants adhérents d'une association. Ce modèle est présenté par Jacques Ion en 1997 comme particulièrement innovant, et nous partageons cette analyse. Cela dit, *La fin des militants ?* a été écrit il y a presque 20 ans, l'innovation d'hier n'est donc pas celle d'aujourd'hui. Nous faisons donc l'hypothèse de l'émergence d'un troisième modèle d'engagement que l'on pourrait qualifier de smartphone ou de portfolio. Cet engagement est à la carte, les individus, étudiants ou non, donnent deux heures de leur temps pour aider à l'organisation d'un festival par exemple, en échange d'une place de concert dans le cadre de l'association Orange Rock Corps. On trouve aussi l'application Paris Je t'aide/ Ma ville je t'aide, qui permet, en se géolocalisant, de mener des actions solidaires de quelques heures selon les besoins recensés autour de soi via cette application. La réversibilité et la multiplication des engagements sont encore plus fortes que dans le modèle précédent. On note ici un bouleversement total entre le modèle de l'engagement syndical, classique, traditionnel et le modèle que l'on appelle portfolio. Le modèle classique place le collectif devant le reste. Il a tendance, en tous cas dans l'imaginaire collectif, à nier l'individu pour le considérer comme une partie de la masse. A contrario, le modèle smartphone, hyper moderne, se positionne avant tout du point de vue de l'individu et semble prendre parfaitement en compte le processus d'individualisation traversé par la société contemporaine.

Encore une fois, il ne s'agit pas de présenter une vision évolutionniste ou normative de l'engagement étudiant, les différents modèles se croisent et certains étudiants peuvent avoir un parcours d'engagement hybride. Si l'on prend l'exemple du syndicalisme étudiant, le nombre d'adhérent est extrêmement bas mais rien ne laisse présager une disparition de ce modèle.

Dans la suite dans notre recherche, nous allons tenter d'étudier les parcours de vie des étudiants engagés en amont et en aval de leur engagement. Notre thèse se focalise essentiellement sur l'individu mais nous souhaitons analyser les différences de parcours et de profil selon les modalités d'engagement : engagement syndical, politique, engagement

associatif étudiant, non étudiant, etc. Ainsi, nous tenterons d'analyser la sémantique employée par les étudiants engagés, comment se qualifient-ils ? Se disent-ils bénévoles ? Militants ? Les deux ?

Nous avons prévu de réaliser environ 100 entretiens répartis selon 4 catégories : la première catégorie comprend des individus engagés dans des associations à projets du réseau Animafac au sein duquel je fais ma thèse en CIFRE ; la deuxième catégorie comprend des entretiens avec des anciens du réseau afin d'étudier les parcours de vie en aval de l'engagement ; la troisième catégorie comprend les étudiants qui s'engagent ailleurs, à savoir dans les syndicats, les partis politiques, les associations non étudiantes, ou encore sur des temps très courts ; la quatrième catégorie traite des étudiants non engagés.

Cette étude qualitative, associée à l'exploitation des données de l'enquête 2013 menée par l'Observatoire de la vie étudiante sur les Conditions de vie des étudiants, nous permettra d'apporter un regard précis sur les engagements étudiants d'une part, mais aussi et surtout sur les profils des individus engagés, leur façon de construire leurs identités et de s'auto-définir. L'accent sera mis sur les parcours de vie : comment ces étudiants en viennent-ils à s'engager ? Quels sont leur parcours en amont et en aval de l'engagement ? Comment expliquer que certains individus s'engagent dans telle structure et pas dans telle autre ? Enfin, comment expliquer le non engagement ?

Pour conclure, nous en sommes à un stade de notre recherche qui ne nous permet pas d'avancer des résultats précis. Pour autant, nos très nombreuses lectures nous permettent d'affiner nos hypothèses de départ. Nous allons entamer l'étape du terrain et commencer à réaliser la centaine d'entretiens qui composera notre corpus principal afin de répondre aux questions centrales de cette thèse, à savoir : qui sont les individus engagés ? Que deviennent-ils ? Quels sont leurs parcours d'engagement ? Pourquoi choisissent-ils de s'engager dans telle structure et pas dans telle autre ? Comment se définissent-ils ?

Il s'agira alors de répondre à ces questions afin de mieux préciser les nouvelles modalités d'engagement sans perdre de vue le contexte dans lequel nous nous inscrivons : celui d'une modernité avancée définie par Ulrick Bech et Anthony Giddens, contexte et concept qui constituent le fil de rouge de nos travaux.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Beck, Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, 2001
- Beck, Ulrich, Beck-Gernsheim, Elisabeth, *Individualization*, Londres, Sage publications, 2002
- Becquet Valérie, De Linares Chantal, *Quand les jeunes s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires*, L'Harmattan, Paris, 2005
- Bréchon, Pierre, Galland Olivier (dir), *L'individualisation des valeurs*, Armand Colin, Paris, 2010
- Cingloni, Patrick, « Le risque, entre sentiment public et vice privé » in *Mouvements*, 2001/2 n°14
- Collovald, Annie, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements des militants, in Annie Collovald (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements*, Rennes, PUR, 2002
- Corcuff, Philippe, Ion, Jacques, Singly (de) François, *Politiques de l'individualisme : entre sociologie et philosophie*, Editions Textuel, Paris 2005
- Dubet, François, *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994
- Fraser, Nancy, *Qu'est-ce que la justice sociale ?*, La Découverte, 2011
- Fureix Emmanuel, Jarrige, François, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Editions la découverte, Paris, 2015
- Furlong, Alan, Cartmel, Fred, *Young people and social change. Individualization and risk in late modernity*, Open University Press, Buckingham, 1999
- Galland, Olivier, *Le monde des étudiants*, PUF, 1995
- Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, 2000
- Ion, Jacques, *La fin des militants ?*, Editions de l'Atelier, 1997
- Ion, Jacques, *S'engager dans une société d'individus*, Armand Colin, 2012
- Kaufmann, Jean-Claude, Ego. *Pour une sociologie de l'individu*, Pluriel, 2007
- Kaufmann, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Pluriel, 2010
- Lambert, Alexandre, « Engagement distancié » in Olivier Fillieule *et al.*, *Dictionnaires des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, 2009
- Laurent, Alain, *Histoire de l'individualisme*, Presses Universitaires de France, 1993
- Le Bart, Christian, « L'individualisation comme grand récit » in *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Presses Universitaires de Rennes, 2010



Maigret, Eric, *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2010

Martuccelli, Danilo, Singly, François, *Les sociologies de l'individu*, Armand Colin, 2012

Martuccelli, Danilo, *Sociologies de la modernité*, Editions Gallimard, 1999

Simmel, Georg, « Les grandes villes et la vie de l'esprit » in *Philosophie de la modernité*, Payot, Paris, 1989

Singly (de) François, *L'individualisme est un humanisme*, Editions de l'Aube, 2005